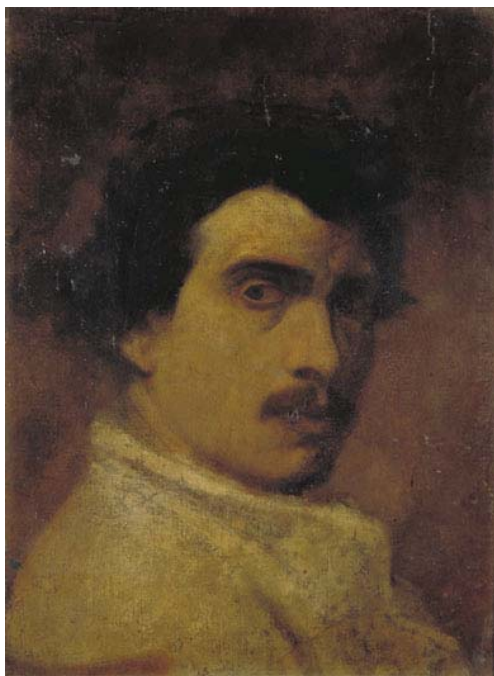


Quelques maîtres de la sculpture à Toulouse

XIX^e siècle : Alexandre FALGUIERE, Toulouse, 1831 – Paris, 1900

« Le meilleur témoin de la sculpture heureuse de la III^e République »¹



Alexandre Falguière
Portrait de Falguière par lui-même,
non daté, 41 X 36 cm.
Toulouse, musée des Augustins.
Photo : Bernard Delorme

> Biographie

Jean Alexandre Joseph Falguière est né à Toulouse, rue Valade, en 1831. Son père, modeste artisan ébéniste, le fait entrer à l'école des Beaux-Arts de la ville où il apprend la peinture et la sculpture. En 1853, Alexandre Falguière obtient le grand prix municipal de sculpture ce qui lui permet d'aller étudier pendant trois ans à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris aux frais de la ville de Toulouse. Il est admis au Salon dès 1857 avec une statuette en plâtre représentant *Thésée enfant* ; deux ans plus tard, il obtient le Prix de Rome pour un bas-relief très néo-classique, *Mézence blessé secouru par son fils Lausus*. Il part pour Rome ; à la villa Médicis, il devient l'ami de Carpeaux. Un séjour en Toscane lui fait découvrir la renaissance florentine et il forme avec d'autres jeunes sculpteurs, Dubois et Chapu, le groupe des Néo-Florentins. Son

¹ Anne Pingot, *Le fonds Falguière au musée du Louvre*, in *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art français*, 1978, pp 263-290.

*Vainqueur au combat de coq*², inspiré par le *Mercur*e de Jean de Bologne (1529-1608), lui vaut une médaille au Salon de 1864 ; *Tarcisius, martyr chrétien*³, 1868, en rapportera trois. L'Etat lui achète des œuvres, sa carrière est assurée. Dans son atelier parisien, il travaille souvent à partir de maquettes qu'il habille de tissus, de « tableaux vivants » ; il utilise aussi la photographie et parfois, les moulages sur nature.



Alexandre Falguière dans son atelier, vers 1865, Anonyme – Epreuve sur papier albuminé montée sur carton, H. 14 cm ; L. 10 cm.

Collection *Toulousains de Toulouse*

En décembre 1870, alors que Paris est assiégé par les Prussiens, Alexandre Falguière monte la garde sur les fortifications ; c'est dans ces circonstances qu'il réalise dans la neige sa sculpture la plus originale, *La Résistance* ; ses camarades de bataillon, les poètes Théodore de Banville et Théophile Gautier célèbrent sa « Statue de Neige »⁴, ce qui lui vaut la légion d'honneur ; il réalisera plus tard des versions plus durables de *La Résistance*.

En 1882, Falguière devient professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, puis il est élu l'année suivante, membre de l'Institut. On est en pleine époque de la "statuomanie" : il a beaucoup de commandes de municipalités pour des statues mythologiques ou allégoriques, des monuments à la gloire des grands hommes locaux ; c'est ainsi qu'il sculpte un *Goudouli* pour Toulouse⁵, un *Gambetta* pour Cahors, un *Cardinal Lavigerie* pour Bayonne⁶, un *Alphonse Daudet* pour Nîmes, un *Balzac* pour Paris⁷ et même un *La Fayette* pour Washington... Il a plusieurs ateliers (cinq à la fin de sa vie) et beaucoup d'élèves. Chef de file des « Toulousains », sculpteurs méridionaux « montés » à Paris : Idrac, Injalbert, Marqueste, Théodore-Rivière et surtout Antonin Mercié, son meilleur élève, il est apprécié par son caractère jovial et sa fougue méridionale. Rodin le

² Toulouse, musée des Augustins

³ D'après le roman très célèbre à l'époque du Cardinal *Fabiola ou l'Eglise des Catacombes*.

⁴ T. Gautier, *L'Illustration*, 31 décembre 1870, pp. 427-428.

⁵ Statue de Pierre Godolin, place Wilson.

⁶ Plâtre à Toulouse, musée des Augustins.

⁷ En remplacement de celui de Rodin qui avait scandalisé la Société des Gens de Lettres.

surnomme « le petit taureau » ; l'amitié des deux sculpteurs a résisté à « l'affaire du Balzac » et Rodin, fait l'année suivante, le buste de Falguière.

Antoine Bourdelle a lui aussi reçu son enseignement qu'il trouve trop académique : il le quitte en disant : « Mon travail à moi, c'est la rue, c'est la vie ». Pourtant, Alexandre Falguière, quand il délaisse ses *Diane*, ses figures allégoriques et ses hommes illustres, sait lui aussi voir la rue, la vie : le groupe intitulé *A la porte de l'école* en témoigne.

> *A la porte de l'école*, 1887

Ce groupe en plâtre, exposé à Paris au Salon de 1887, occupe une place particulière dans l'œuvre d'Alexandre Falguière ; c'est la première fois que cet artiste couvert d'honneurs par la III^e République, sculpteur de tant de nymphes, de déesses et de grands hommes, présente un sujet aussi familier : une femme du peuple avec ses deux enfants, une fillette et un nourrisson à *la porte de l'école*.

Iconographie

Le groupe est composé de trois personnages, grandeur nature : une mère présente son bébé à une fillette qui l'embrasse avant de partir pour l'école. Falguière abandonne ici son idéal féminin sensuel habituel pour camper une solide jeune femme du peuple coiffée d'un chignon strict, vêtue d'une robe très simple à manches courtes, protégée par un ample tablier attaché dans le dos. Curieusement, elle est nu-pieds ; le sculpteur a-t-il voulu par ce détail indiquer la grande pauvreté de la famille ?⁸ Légèrement penchée en avant, la mère présente un bébé emmailloté et coiffé d'un bonnet à sa grande sœur qui l'embrasse ; la fillette paraît âgée de six ou sept ans ; elle a un chignon et un grand tablier comme sa mère, mais elle est chaussée pour aller à l'école : en effet, elle porte deux gros livres sous le bras.

Cette aimable scène de genre, peut-être version laïcisée de la présentation de l'enfant Jésus par la Vierge, n'exprime pas seulement l'amour familial, elle témoigne de l'attention que Falguière a su apporter spontanément, car il ne semble pas s'agir d'une œuvre de commande, à un événement majeur de son temps, la scolarisation des classes populaires.

Dès 1832, Guizot, ministre de Louis-Philippe, avait déclaré : « Le grand problème des sociétés modernes est le gouvernement des esprits ». En 1833, la loi Guizot fit obligation



A. Falguière, *A la porte de l'école*, plâtre,
H. 1,82 m ; L. 0,67 m ; P. 0,78 m.
Toulouse, musée des Augustins.
Photo : Daniel Martin

⁸ Les plus démunis allaient en sabots ou pieds nus, réservant les chaussures aux enfants scolarisés.

pour toutes les communes d'avoir une école primaire, au moins pour les garçons ; mais cette école n'était ni obligatoire, ni gratuite, ni laïque.

Sous le Second Empire, Victor Duruy, ministre de l'Instruction Publique avait beaucoup développé l'enseignement primaire ainsi que l'éducation des filles et à la fin de cette période, la plupart des écoles étaient gratuites dans les villes. Mais il restait encore beaucoup à faire... Lorsque la Prusse battit l'empire d'Autriche en 1866, ce qui étonna toute l'Europe, Ernest Renan n'hésita pas à écrire : « L'instituteur prussien a gagné à Sadowa »⁹.

La guerre de 1870 et la défaite de la France pouvaient être interprétées comme un nouvel exemple de la supériorité de « l'instituteur prussien » ; pour préparer la « Revanche » mais aussi par souci démocratique, la III^e République, dès qu'elle fut assez solidement installée (1877-1879), se préoccupa de l'enseignement primaire. Jules Ferry, ministre de l'Instruction Publique en 1879 puis Président du Conseil, attacha son nom à la création d'une école républicaine, fondée sur la gratuité, l'obligation et la laïcité. En juin 1881, la loi étendit la gratuité à toutes les écoles, urbaines et rurales ; en mars 1882, furent votées les lois rendant l'école obligatoire (de 7 à 13 ans) et laïque (l'instruction religieuse était remplacée par l'instruction civique et morale). Après la chute de Ferry (1885), la loi Goblet laïcisa le personnel enseignant. Quand Alexandre Falguière réalise ce groupe, les lois scolaires se mettent en place ; il traite donc un sujet d'actualité comme il l'avait déjà fait à l'époque du siège de Paris. Mais cette fois, il n'a pas adopté le mode allégorique : la mère et ses enfants sont représentés avec réalisme et tendresse ; il a choisi une fillette pour incarner l'enfant scolarisé, montrant ainsi l'importance que cet artiste, qui sait si bien célébrer les beautés du corps féminin, accorde à l'éducation des filles.

Comme un autre « monument » contemporain, le célèbre *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno¹⁰, ce groupe de Falguière témoigne de l'importance de l'école à ce moment de notre histoire. On ignore à quoi était destiné cette œuvre présentée au Salon de 1887, mais elle aurait pu s'élever dans la cour d'une Ecole Normale, entre deux marronniers...

⁹ Lieu de bataille.

¹⁰ Jacques et Mona Ozouf, *Le Tour de la France par deux enfants* dans *Les lieux de mémoire*, s.d. Pierre Nora, tI, pp 277-297.

> *Femme au paon*, 1890

Cette sculpture est décrite comme une scène de genre. A priori, cela peut paraître surprenant. En effet, que voyons nous ? Une femme nue accompagnée d'un paon, le pied posé sur un nuage. La scène de genre désigne une représentation où les personnages sont inconnus mais pris dans une activité qui est justement le sujet principal de la scène. Ce qui différencie le « grand » genre historique de la scène de genre, c'est cette attention portée aux éléments de la vie quotidienne.

La femme est en appui sur sa jambe droite qui donne un premier axe. Le paon propose un autre parcours au regard : l'oblique courbe de la queue de l'oiseau inscrit la figure de la femme dans un espace amplifié. On passe successivement de l'axe vertical à un espace élargi, lui-même intégré à l'espace de la ville. Cette sculpture était destinée à l'espace public, visible de tous côtés ; c'est une ronde-bosse.

La lumière glisse sur une matière lisse qui rappelle la finition de la sculpture classique inspirée de l'antiquité. Ce « souvenir de l'Antique » n'est pas contradictoire avec une aspiration au renouvellement des formes classiques. Les formes, proportions et posture, n'obéissent pas à un canon académique. La femme possède des hanches généreuses, l'ensemble est un peu lourd et trapu. Par là, Falguière se démarquait de l'École, préférant un certain naturalisme. Le visage est celui d'une femme de son temps avec des cheveux courts. Le corps de cette femme est celui d'une femme réelle et non idéalisée.



A. Falguière, *La Femme au paon*, plâtre,
H. 2 m ; L. 1m35 ; P. 0,48 m.
Toulouse, musée des Augustins.
Photo : Daniel Martin.

Falguière n'était pas pour autant un réaliste ; son objectif n'était pas la reproduction littérale du réel mais une « vision » informée. Ses premiers maîtres, néo-classiques, prônaient un idéalisme coloré d'une expressivité puisée dans la nature. Pour Falguière, le goût du naturel est coloré d'une tendance maîtrisée à la modernité.

> *Tarcisus martyr chrétien*

Un enfant au sol, les yeux fermés et le buste relevé en appui sur son coude droit, mourant. Il s'agit ici d'un épisode tiré d'une œuvre littéraire qui raconte l'histoire d'un martyr. Tarcisus fut lapidé par le peuple pour ne pas laisser profaner l'eucharistie qu'il portait. La mise en page s'appuie sur une dominante horizontale que le haut du torse du garçon vient contrarier. Il semble irrémédiablement attiré par le sol rassemblant ses dernières forces en son cœur où se rejoignent ses mains dans un dernier geste pour retenir la vie qui le quitte. Le visage montre une quiétude qui traduit la confiance et l'abandon.

Œuvre la plus célèbre et préférée de Falguière, elle était montrée en exemple aux enfants. Elle avait donc une visée morale. L'artiste a su jouer de la tension entre l'expression lisse et paisible du visage et les accidents produits par les plis qui traduisent la crispation du corps qui se meurt. Ce plâtre ciré laisse voir la gestualité et la spontanéité du travail de la terre par le sculpteur.

L'esprit et la sensibilité romantique à la recherche d'un nouveau classicisme en accord avec la sensibilité moderne s'exprimèrent surtout dans le choix de nouvelles thématiques puisant dans la littérature et l'histoire. Confrontés au réel, ils se firent porteurs d'une exigence nouvelle, tendant à une expression acceptant la présence conjointe du beau et du laid ; l'expression du bien, ici la quiétude du martyr et sa confiance en Dieu peut, comme dans cette oeuvre s'accompagner de l'image du mal, ici la figure de la souffrance inscrite dans la matière.



A. Falguière, *Tarcisus martyr chrétien*, plâtre patiné,
H. 0,63 m ; L. 1,45 m ; P. 0,48 m
Toulouse, musée des Augustins.
Photo : Daniel Martin

Éclectisme

C'est une des caractéristiques de l'art de Falguière que d'utiliser plusieurs « manières » tout en accordant le mode d'expression à l'idée : classicisant pour une créature fière et sûre d'elle, à la gestualité plus heurtée et affirmée pour un sujet dramatique. La thématique est adaptée à la commande mais la maîtrise du geste et le modelé sont au service d'une invention expressive dans les attitudes et les gestes. La matière est travaillée de telle façon qu'elle en devient sensuellement informée. Le naturalisme apporte sa part à l'expression de l'idée. La création, sensible au réel reste attentive au « moderne » toujours changeant.

En conclusion, l'enchevêtrement des styles qui combine le souvenir de l'antiquité, l'esprit romantique, la sensibilité moderne et le naturalisme, et qui forme l'éclectisme de Falguière ne fut pas si réactionnaire qu'on a voulu le dire. Il était représentatif d'une « sculpture fin de siècle qui, même dans son académisme apparent et son décadentisme éclectique, était annonciatrice d'une nouvelle conception de l'art de sculpter : Rodin honora Falguière de son amitié et son estime ... »¹¹

¹¹ Denis Milhau, *Catalogue de l'exposition « Les TOULOUSAINS », 1^{er} octobre 1991-6 janvier 1992*